

un cercle autour de l'arbre touffu, rendant impossible toute tentative d'évasion. Après quoi, le Roi s'avança vers la princesse en chantant : "Quand l'amour est absent l'hymen est triste : épouse moi et sois bonne fée à ton tour."

A l'instant, la suivante se signa mais comme la princesse, dans son étonnement, avait oublié de le faire, le Roi la toucha du bout de sa baguette magique.

Ce fut alors que retentit un grand bruit de voix et de rires perlés, puis vinrent les sons de trompettes et la princesse disparut dans un nuage blanchâtre.

C'était le matin ; le jour descendait petit à petit du ciel gris d'Irlande.

Perchée sur les genêts dorés, la grive redisait à sa compagne la chanson première qui lui avait gagné son cœur ; le merle à bec jaune accordait sa flûte d'artiste, tandis que plus haut encore l'alouette jetait dans l'espace sa prière matinalé.

Tout à coup la bonne s'éveille en sursaut. Où est sa jeune maîtresse ? Est-ce un rêve ? Plût au ciel que cela fût !

Car la princesse s'en était allée, et pour toujours, vers le pays des fées.

Avec une malédiction sur les lèvres pour le chevalier espagnol et un soupir à l'adresse du ménestrel errant, la suivante se leva à la hâte pour aller donner l'alarme au château.

Ce fut alors qu'une voix de femme murmura à son oreille : "Je suis la bonne fée-reine ; le roi en aime une autre ; il fait la cour à notre princesse. Rompez le charme. Le jour de la St-Patrice la princesse traversa le Barnes Gap. Le roi lui-même sera son coursier. Oui pourra tenir les rênes et faire sortir du bout de son poignard quelques gouttes de sang, rompra le charme magique et obtiendra la main de la belle et noble dame."

La nouvelle fut portée au prince qui dépêcha des courriers dans toutes les parties du pays proclamant la nouvelle que le chevalier qui, le premier pourrait rompre le charme fatal, aurait la main de sa fille.

Plus de mille chevaliers répondi-

rent à cet appel et dès l'aube de la Saint-Patrice la vallée se remplit de gentilshommes suivis de nobles dames qui les poussaient de l'avant. Se détachant des rangs et le dernier de tous, venait le prince O'Boyle décidé de ramener sa fille ou de mourir.

A la pointe du jour, le son du cor se fait entendre, les chevaux se cabrent et les cavaliers se penchent en avant, préparés pour le choc qui doit leur perdre ou leur gagner une princesse.

Bientôt on vit venir un coursier tout blanc allant plus vite que le vent, vomissant le feu par les narines et hennissant plus fort et avec des sons plus aigus que le vent des tempêtes sifflant dans le grand bois de sapins.

Sur son dos, on voyait la princesse

Aileen, qui, les bras étendus, implorait sa délivrance.

Il y eut un choc, puis un autre, mais en vain. Coursier après coursier furent désarçonnés.

Ce fut alors qu'un jeune homme courut au-devant du cheval enchanté, se jeta en face et empoignant son col d'une main, introduisit de l'autre un poignard jusqu'à la garde dans la chair frémissante.

Un cri sauvage retentit, puis on vit un nuage de fumée et le cheval blanc, avec ses narines vomissant le feu, disparut. La princesse était dans les bras du prince Roderich O'Donnel, le ménestrel errant, celui qui avait chanté : "Pourquoi quitterais-tu le beau pays de l'Irlande pour t'en aller errer au loin..."

(Imité de l'anglais.)

FRANÇOISE.

## Amitié de Femme

En parcourant le sixième volume, juin 1877, c'est-à-dire en pleine crise récemment paru, des attachantes études dans lesquelles M. Emile Ollivier fait revivre avec un magistral talent les épisodes les plus caractéristiques de l'histoire du second Empire, je suis tombé sur deux lettres de Thiers, qui ont été pour moi, comme elles le seront pour tous ceux qui les auront lues, une véritable révélation. A la place qu'elles occupent dans un ouvrage entièrement consacré à des événements politiques, elles constituent un hors-d'œuvre, mais un hors-d'œuvre délicieux.

Elles nous dévoilent dans Thiers un homme que nous ne soupçonnions pas, dont, à aucune époque de sa vie ou tout au moins dans ce que nous en connaissons, nous n'avions senti battre le cœur comme il bat dans ses lettres d'outre-tombe, qui sont, à proprement parler, des lettres de deuil, des lettres de regrets et de larmes.

Elles furent écrites au mois de

juin 1877, c'est-à-dire en pleine crise du Seize Mai, trois mois à peine avant la mort de leur auteur. Il avait alors quatre-vingts ans. Il venait de perdre une amie dont l'affection, durant vingt années, avait été, de son aveu, le charme et la joie de ses jours. Cette amie, M. Emile Ollivier ne la nomme pas, et la même discrétion m'est imposée. Ce que je peux dire d'elle, c'est qu'elle portait un nom illustre dont la gloire remonte au règne du premier Napoléon. Ceux qui l'ont connue en parlent encore comme d'une créature incomparable, douée de toutes les qualités de l'esprit et du cœur.

Thiers lui avait été présenté à Dieppe par la princesse Julie Bonaparte, marquise Roccagiovine. Dès ce moment, à la faveur de goûts communs, s'était formé entre elle et lui un lien affectueux que le temps, loin de le détendre, avait resserré jusqu'à en faire, pour l'un et pour l'autre, l'embellissement de leur